

## 18511

L'immeuble qui me fait face est différent des autres qui m'entourent. Je le considère comme un havre de paix perdu au milieu de la noirceur de ce quartier. Il est ma bulle d'oxygène. Je me nourris des joies et des peines de ses habitantes, ces femmes font partie de ma vie sans le savoir.

L'appartement du cinquième étage droite est habité par Valérie dont l'ex mari, Philippe, a préféré partager la vie d'une femme plus jeune en lui laissant la garde de leur fille. Entre les factures, sa fille désormais en pleine crise d'adolescence et la solitude d'un lit froid, Valérie n'a pas une vie facile malgré l'optimisme qui la caractérise.

L'unique appartement du sixième, avec toit terrasse, est occupé par Jacqueline. Elle l'avait acheté avec son mari. Ils s'imaginaient savourant leurs petits-déjeuners au soleil, face à la Méditerranée. La vie en a décidé autrement. Jacqueline se retrouve seule, le destin n'ayant pas laissé à son mari le temps de profiter de cette douceur de vivre.

Au hasard d'une rencontre devant les boîtes à lettres, Valérie et Jacqueline décident parfois d'échanger leurs solitudes autour d'un café.

Caroline, au troisième étage gauche ne sort plus beaucoup depuis qu'elle lutte contre une dépression dont les effets l'empêchent de franchir le seuil de l'appartement qu'elle partage avec son chat. Elle ne sent pas capable d'affronter le monde extérieur qui juge avec sévérité, sans pour autant comprendre, sa mélancolie chronique.

Corinne, troisième étage droite, se bat aussi contre la maladie. Elle ne sort pas beaucoup non plus, usée par la fatigue et le traitement qui a métamorphosé son corps. Elle a décroché tous les miroirs de son appartement. Elle se sent laide, différente, stigmatisée. Toutefois, chaque matin, elle trouve le force d'affronter les épreuves qui l'attendent. Elle se bat parce qu'elle sait que la vie est belle et précieuse et qu'elle se mérite.

Les deux femmes sont murées dans leurs solitudes, parfois aucune n'ayant le courage d'appuyer sur la sonnette de l'autre.

Au rez-de-chaussée, Lucienne fait office de gardienne. Elle récupère les colis, nourrit les chats pendant les vacances de leurs propriétaires et rend service dès qu'elle le peut. Elle ne parle jamais d'elle. Elle n'a pas de passé, pas d'âge. Un matin, elle a posé ses valises dans cette loge qu'elle n'a plus quittée. Elle est un peu l'âme de l'immeuble.

Marguerite a toujours sa fenêtre ouverte pour apercevoir le ciel, quitte à superposer son châle sur son gilet gris tricoté mains. La vieille dame a souvent un peu froid. Elle ressent encore dans son corps cette humidité pénétrante des caves qui abritaient ses peurs lorsqu'elle s'y réfugiait pendant l'occupation. Caché dans la grande armoire de sa chambre, un lapin en peluche rapiécé partage avec elle ces souvenirs de crainte et de froid.

Cela fait trente ans que Marguerite occupe l'appartement du premier étage droite. Lorsqu'elle pense au passé, de grosses larmes mouillent ses joues alors pour les sécher, elle se lance dans la préparation d'un gâteau ou d'un potage. Elle n'a plus que ses voisines à qui parler Elle est un peu devenue leur grand-mère. Veuve sans enfants, elle les a adoptées et s'est fabriquée une famille. Pour les fêtes de fin d'années, des montagnes de boîtes de chocolats garnissent son buffet et sa table est toujours fleurie pour la fête des grands-mères. Son chignon aux fils argentés et ses lunettes sont devenus la mascotte de l'immeuble. Cela la rend heureuse et ainsi, elle prend enfin sa revanche sur la vie.

Parfois, après sa journée de travail, Alice s'arrête chez elle. Elle retrouve chez cette vieille dame la tendresse de sa grand-mère qui lui manque tant. Emmitouflée dans son châle, Marguerite ne refuse jamais d'ouvrir sa porte. Elle est toujours discrète. Sans poser de questions, elle laisse venir les larmes, les rires ou les silences. La jeune fille sait avoir la liberté de s'épancher ou de ne rien dire. Alice habite le deuxième étage, appartement de gauche et sa bonne humeur, qu'elle offre à celles qu'elle croise, fait l'unanimité.

Corinne aussi vient parfois chercher un peu d'apaisement chez Marguerite. Le temps d'un thé, elle oublie cette terrible maladie qui la ronge, en se regardant dans les yeux remplis d'optimisme et se nourrissant des paroles réconfortantes de la vieille dame. Elle quitte toujours l'appartement aux odeurs de lavande plus forte et remplie d'un nouvel espoir.

Isabelle, deuxième étage droite, est la « bourgeoise » de l'immeuble. Issue d'une famille où l'on devient avocat d'affaires de père en fille, elle a naturellement fait son droit mais a par la suite choisi de ne pas reprendre son cabinet et d'affirmer sa différence en se spécialisant en droit de la famille. Elle a choisi de rester libre. Célibataire sans enfant, elle assume ses choix de vie opposés aux normes dictées par la société. Quelques amants discrets partagent ses nuits. Elle travaille beaucoup, voyage à travers le monde dès qu'elle en a l'occasion, de colloques ennuyeux en séjours 'all inclusive'.

Nathalie, cinquième étage gauche, a eu besoin d'une avocate lorsqu'elle a divorcé après vingt ans de mariage. Elle a aussi eu besoin d'une amie pour s'épancher après avoir trouvé son mari dans son lit avec sa meilleure amie. Isabelle l'a épaulée dans cette épreuve et obtenu une confortable prestation compensatoire. Nathalie a ainsi peu à peu remonté la pente et s'est reconstruite.

Sylvie, qui occupe l'appartement du premier étage gauche, élève seule son fils handicapé, Valentin. Elle aussi doit se battre en permanence pour faire accepter cette différence, oublier le regard posé sur le handicap, boucler ses fins de mois et supporter au quotidien l'autisme de ce fils dont le comportement est parfois imprévisible.

Les soirs où Sylvie n'a plus guère la force de se battre, Claire descend les trois étages qui la séparent de la jeune mère pour prendre le relais auprès de Valentin. Sylvie peut alors retrouver Valérie, Nathalie et Jacqueline pour partager un moment d'amitié.

Claire est l'une des rares personnes avec laquelle Valentin accepte d'avoir un contact. Infirmière dans un service de soins palliatifs, elle sait écouter, rassurer, comprendre, respecter les silences et accepter les différences. La différence, le regard des autres, elle y est confrontée aussi. Cela fait trois ans qu'elle entretient une relation avec Hélène, sa voisine de palier du quatrième étage.

Originaire des Midlands de l'ouest, Hélène a vécu trente ans à Londres avant de s'installer à Paris. Elle a gardé de ses années outre Manche un calme à toute épreuve, un léger accent et un goût immodéré pour le thé. Elle a fixé au mur de sa cuisine une étagère sur laquelle sont posées des dizaines de boîtes contenant les précieuses feuilles. Elle est professeur de piano et ses notes réchauffent le cœur de Marguerite tout en apaisant les angoisses de Caroline. Après plusieurs histoires d'amour malheureuses, son regard a croisé celui de Claire dans la cage d'escaliers. L'amour peut se rencontrer n'importe où, il suffit juste de l'accepter.

Ces femmes, voisines, amies, amantes, semblables et différentes à la fois, partagent leurs joies, leurs peines, des bouts de leur vie. Leurs destins sont liés par des fils invisibles qui se croisent et s'emmêlent au gré des aléas de l'existence. Elles savent pouvoir compter les unes sur les autres. Chacune avec ses forces et ses faiblesses offre un peu de ce qu'elle est. Chaque sourire, attention, regard ou silence de l'une donne un peu de chaleur et d'espoir à l'autre, comme une chaîne de bonheurs simples dont je suis le dernier maillon.

Je les observe chaque jour car mes barreaux donnent sur leur immeuble. Ce que je ne peux voir de leur quotidien, je l'invente et le puzzle de leur amitié prend forme sous mes yeux. Elles ignorent mon existence et pourtant elles sont ce que j'ai de plus précieux. Sans le savoir, elles m'ouvrent une fenêtre sur la liberté et m'aident à supporter ce qu'est désormais ma vie.

J'admire leur force, leur courage, leur résilience face aux aléas de l'existence. Je me surprends à les envier et prends dans chacune d'elles de quoi améliorer la laideur de mon quotidien et envisager un possible avenir. Peut-être que si j'avais eu une mère comme Marguerite, une sœur comme Alice ou une femme comme Valérie je serais encore un homme parce qu'aujourd'hui, je ne suis plus qu'un détenu définit par l'article L221-1 du code pénal. Je finirai ma vie réduit à mon crime. Loïc Rodriguez n'existe plus. Je suis le matricule 18511, coupable jusqu'à ma mort.

Ces femmes m'offrent le plus merveilleux cadeau dont un homme comme moi puisse rêver. Elles m'offrent leur regard sur la vie, m'apprennent le pardon et me redonnent espoir et foi dans mes lendemains. Grâce à elles, je me plais à penser qu'un avenir reste possible. Elles sont une porte ouverte sur la réinsertion que j'espère.

Sans le savoir, elles me rendent ma part d'humanité en m'offrant des parts de leur amitié. Et cela nourrit mes heures.